

Parent, Alain. *Entre empire et nation : Les représentations de la ville de Québec et de ses environs, 1760-1833*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005. Pp. xx, 272. Illustrations, tableaux, bibliographie

Lucie K. Morisset

Volume 35, numéro 1, fall 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1015995ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1015995ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Urban History Review / Revue d'histoire urbaine

ISSN

0703-0428 (imprimé)

1918-5138 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Morisset, L. K. (2006). Compte rendu de [Parent, Alain. *Entre empire et nation : Les représentations de la ville de Québec et de ses environs, 1760-1833*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005. Pp. xx, 272. Illustrations, tableaux, bibliographie]. *Urban History Review / Revue d'histoire urbaine*, 35(1), 48–49. <https://doi.org/10.7202/1015995ar>

Thabit's housing project and a subsequent Model Cities program required the cooperation of many levels of government, but neglect, delay, funding shortages, and outright opposition frustrated the community planners. Mayor Lindsay supported housing reform, but the city council tended to ignore housing needs in minority areas through the 1960s. City planning, housing, and building officials preferred top-down planning and worked more closely with landlords and the real estate industry. Parks and recreation officials shortchanged the recreation needs of East New York. Crime and youth gangs proliferated but the police presence on East New York streets became less visible. The New York public school bureaucracy and the teachers' union resisted local control of East New York schools. FHA policies that favored real estate speculators contributed to housing abandonment. The Nixon administration cut Model Cities funding in the early 1970s, shifting instead to revenue sharing that favored fast-growing suburbs. Rehabing West New York buildings turned into a bureaucratic nightmare.

Thabit's book serves as a sort of manual of what went wrong with urban policy implementation at the local level in big-city America. It also provides a useful interpretive framework for understanding postwar change in the inner cities. The book is densely packed with the details of housing projects, community activism, and bureaucratic infighting. Much of the documentation comes from Thabit's own planning records, supplemented by more traditional sources. The book powerfully conveys the forces behind the ghettoization of one urban community and illustrates the difficulties of community development and housing reform. Nevertheless, there were some accomplishments: in 1977, after ten years of community planning, East New York had 2,300 units of rehabilitated housing, although much of the community remained mired in poverty and hopelessness. In the final analysis, it is hard to argue with Frances Fox Piven's introductory comment that Thabit's housing initiatives ultimately were "too small to reverse the larger trends that were undermining East New York" (p. xi).

Raymond A. Mohl
University of Alabama at Birmingham

Parent, Alain. *Entre empire et nation : Les représentations de la ville de Québec et de ses environs, 1760–1833*. Québec : Les Presses de l'Université Laval, 2005. Pp. xx, 272. Illustrations, tableaux, bibliographie.

Issu d'une thèse doctorale soutenue en 2003 à l'Université Laval, sous la direction de Serge Courville, ce nouveau venu de la collection « Géographie historique » porte sur la représentation de la ville de Québec, depuis la Conquête (1759–1760) jusqu'aux Rébellions de 1837–1838. Plus précisément, on y analyse 48 gravures et aquarelles réalisées d'après les œuvres de militaires britanniques de passage dans la colonie et diffusées en Grande-Bretagne au XVIII^e et au début du XIX^e siècle en vue de débusquer les significations dont ces images seraient

les véhicules implicites ou explicites, particulièrement en rapport avec la construction identitaire de l'empire britannique et les enjeux géopolitiques que, partant, cette imagerie révélerait.

Assez proche de la facture de la thèse originelle, comme en fait foi notamment un tableau de l'introduction consacré à l'énoncé de la « question générale de recherche » et aux groupes « de sous-questions », l'ouvrage est divisé en trois chapitres : un premier—près du quart de l'ouvrage—, voué au « cadre conceptuel », et deux autres sur le sujet lui-même, soit les représentations publiées, d'abord au lendemain de la guerre de Conquête, puis en aval de l'Acte de Québec (1774), de l'Acte constitutionnel (1791) et au début des années 1830. Si certaines des images présentées, dont celles de Cockburn et de Short, sont déjà assez connues pour avoir été relativement abondamment scrutées par des historiens et des historiens d'art, d'autres, comme les six aquarelles d'après Fischer, ont été relativement peu diffusées depuis leur réalisation. L'ouvrage est donc original et intéressant, autant par son contenu que par la thèse qu'il adopte, certes proche de la sémiologie et de l'archéologie du savoir (bien que l'auteur ne s'en revendique pas), mais jusqu'ici peu exploitée au Québec : le discours de l'image, particulièrement celui, très « chargé », de l'image de la ville, est un sujet passionnant pour qui veut comprendre les liens entre l'imaginaire et l'identité d'un lieu.

Dans cette voie, on doit malheureusement regretter que l'auteur n'ait pas davantage approfondi les dimensions de ce qui, à la base, relève de la plus pure tradition de l'histoire de l'art et n'y échappe que périlleusement, à savoir la description et l'analyse de l'image. L'auteur invoque bien Panofsky—notamment tel que lu par Moxey et Van Straten, et en méprenant la date de réédition (1991) pour celle de l'édition originale des *Essais d'iconologie* (1967) de l'historien d'art décédé en 1968—au fil de « l'approche éclectique » qu'il propose. Mais prise pour ce qu'elle est, un « entre-deux », l'interdisciplinarité ne peut faire oublier ses rives disciplinaires et tourne franchement à la désinvolture lorsqu'elle conduit à nommer par exemple « titre de l'emballage » ce qu'on appelle normalement « pochette », « première de couverture », etc. des séries de gravures en question. Certes, cet errement de vocabulaire, pour inconfortable qu'il soit, relève probablement du même français laborieux qui émaille l'ouvrage et ne suffit évidemment pas à disqualifier le regard peu commun proposé, d'ailleurs armé de bonnes références sur les méthodes de réalisation des œuvres. N'empêche que, en dépit d'une conscience critique avérée dans le méticuleux « cadre conceptuel », le recours transdisciplinaire à la « méthode iconographique » panofskyenne transpose le chercheur sous son propre microscope : pour comprendre l'image, « nous formulons, écrit-il, des énoncés descriptifs [des gravures] comme si nous en étions les acteurs » (par exemple, la *Vue de l'église et du collège des jésuites de Short* lui inspire que « La religion catholique est idolâtre et superstitieuse »), pour ensuite les regrouper sous des thèmes—« anti-catholicisme », etc.—censés rendre le portrait global des représentations, à la lumière des hypothèses préalablement formulées.

Cette technique inusitée, si elle a l'avantage d'épargner à l'auteur la connaissance détaillée des sources de l'iconographie, le contexte exact de la production artistique, les attributs stylistiques et symboliques d'œuvres comparables—toutes choses chères à Panofsky—prive néanmoins le lecteur de ce qu'il aurait pu quérir dans pareil ouvrage, à savoir l'imaginaire encodé dans les dites représentations, tel qu'il aurait pu être reçu et véhiculé à l'époque de leur publication. En effet, malgré la synthèse assez soignée des événements et des enjeux géopolitiques contemporains des œuvres, la contextualisation de celles-ci, dans la foulée des « énoncés descriptifs », tient plutôt d'une curieuse dyslexie méthodologique au fil de laquelle l'auteur met en parallèle, d'une part l'image produite, disons, en 1760, d'autre part le discours issu, lui, d'études publiées quelque deux siècles plus tard : par exemple, pour démontrer que certaines images de Short (1761) invitent à se réjouir du « succès de la politique conquérante et impérialiste », l'auteur invoque cette citation, « Combien ironique cette église représentée à l'état de ruines [...] » extraite d'un travail de Douglas Schoenherr de... 1984. En d'autres mots, les sources sont interprétées à la lumière d'études qui ont, au XX^e siècle, exploré celles-ci.

À défaut des outils d'analyse qui auraient permis à l'auteur de véritablement innover, soit en dévoilant un aspect peu connu du XVIII^e siècle canadien (ce qui était son intention, louablement novatrice), soit en révélant l'impact des représentations analysées au fil du XX^e siècle, l'ouvrage se limite donc à une forme de réagencement des savoirs produits par les nombreuses études abondamment citées. Certes, cette critique ressortit davantage à la thèse qu'au livre et la soutenance de celle-ci est probablement garante, en partie au moins, de la qualité de l'ouvrage.

L'édition, elle, s'en tire moins honorablement. On connaît habituellement deux formats aux ouvrages illustrés : soit les images sont regroupées en un cahier où le lecteur peut les consulter au fil de sa lecture, soit elles sont insérées dans le texte, de sorte que le lecteur les ait immédiatement sous les yeux au moment où elles y sont invoquées. Cet ouvrage-ci méprise les deux principes, ce qui multiplie les inconvénients de chacun : du fait d'un graphisme de type « traitement de texte », les images sont en effet chacune seule sur une page, mais intercalées un peu partout, ce qui transforme la consultation de l'ouvrage en un véritable parcours du combattant. À la rigueur, ce défaut d'édition importerait peu s'il servait la qualité de l'illustration du livre, évidemment cruciale compte tenu du sujet : mais la qualité d'impression des soixante images en noir et blanc d'environ 11 cm par 8 cm, que n'aide pas le papier choisi, tend plutôt à évoquer d'autres préoccupations de l'éditeur.

Il est des ouvrages où le sujet est un prétexte à l'élaboration d'un appareil méthodologique considérable et d'autres où la méthodologie se dissimule, comme dans un roman, derrière des pages où on se sent pénétré du sujet. Celui-ci appartient définitivement à la première de ces deux catégories, ce qui hélas le confinera peut-être au cénacle des universitaires représentés par les membres du jury qui ont encadré et avalisé la thèse. Mais on ne pourrait que souhaiter aux images en

question et à l'auteur de se révéler au public québécois sous un jour meilleur où l'intérêt des unes et l'habileté de l'autre se dévoileraient à leur juste valeur. Il faut en effet féliciter l'auteur de ce premier pas dans un riche univers qui gagne encore à être exploré, et d'avoir abordé celui-ci avec une grande intuition ; espérons donc que son prochain ouvrage lui permettra de poursuivre plus avant ses recherches et ses quêtes méthodologiques dans un domaine qui n'a pas fini de nous révéler ses secrets, celui des représentations de la ville et du pouvoir.

Lucie K. Morisset
Université du Québec à Montréal

Wright, Donald. *The Professionalization of History in English Canada*. Toronto: University of Toronto Press, 2005. Pp x, 270, index \$45.00 (hardcover).

In this book, Donald Wright examines the professionalization of history in English Canada during the first half of the twentieth century. During these decades, he argues, the preservation and writing of history, previously the domain of amateurs, came under the purview of professionals, people (usually men) trained and hired by universities, who worked according to new scientific methods. In the attempt to cultivate "expertise, authority, and status" (3) the members of this new discipline determined what "history" consisted of and who could call themselves "historians." It is thus a story not only of the development of one discipline, but also the process of professionalization, the spread of the research ideal, the institutional development of universities, and the way in which these developments affected the creation and control of knowledge.

Beginning in the 1890s, Wright argues, history was gradually transformed "from an avocation to a vocation" (29). In the late nineteenth century, men and women who loved history collected and preserved artifacts and documents, founded historical societies and museums, and wrote pamphlets and monographs, often with the purpose of cultivating Canadian identity and preserving imperial ties. In the first half of the twentieth century "professionals" gradually replaced these "amateurs." Universities appointed historians who in turn created departments and solidified and unified a discipline. University-trained historians emphasized the importance of archival research, historical methodology, and graduate training, thus delineating new forms of historical practice. They raised their status and authority by creating a professional association and journal. This "boundary-work" helped determine, and limit, who could gain access into, and claim membership in, this new profession.

Wright eschews a Whiggish interpretation of the "rise" of the historical profession, instead arguing that one type of historical practice replaced another. The latter approach, he points out, allows us to see the costs of professionalization, such as the exclusion of women, the prioritization of particular types of history, and its privatization. Yet, he argues, and this is his overarching theme, there were also important continuities between past and present historical practice.